

UNE RACE QUI MEURT



Type d'indien Esquimaux, montrant un curieux ornement buccal, cher à cette famille d'aborigènes.

l'habitent-ils ? Ce sont là autant de problèmes qui paraissent insolubles — demandons-nous pourquoi le type indigène s'éteint-il si rapidement.

D'abord il n'y a qu'au Mexique et au Pérou où le sauvage ait renoncé à sa vie nomade pour fonder des empires. Mais ces civilisations rudimentaires ne purent s'accroître parce que les côtes de la mer et les chaînes de montagnes qui les environnaient font relief du nord au sud, c'est-à-dire dans une direction où les conditions d'existence changent brusquement. Nous savons que Pizarre et Cortez anéantirent de façon brutale ces états nais-



Un camp d'été de la tribu des Sioux.

sants. Et le sauvage ne peut vivre en face de notre civilisation, car "une main redoutable appesantie sur ces races dévouées, efface en elles les deux caractères distinctifs de notre grandeur: la prévoyance et la perfectibilité". (Soirées de Saint-Pétersbourg, J. de Maistre).

Nos indigènes sont loin d'avoir tous subi un sort égal: en Amérique méridionale, ils sont devenus par leur croisement aux Européens, plus cultivés et plus industriels que ces derniers; au Mexique, sans s'être policés depuis la destruction de leur jeune empire, ils ne conservent plus de leurs caractères distinctifs; le Capitole a fait parquer les tribus trop belliqueuses de ses Etats de l'Ouest dans le Territoire Indien, et le gouvernement d'Ottawa



Chef d'une des tribus indiennes du Nord-Ouest.

s'intéresse avec un soin jaloux à la conservation des débris de la race des Peaux-Rouges. Quant aux familles sauvages qui vivent encore groupées dans quelques localités de nos vieilles provinces — et secourues par les autorités fédérales afin de les sauver de la misère — leur extinction est bien proche; de sorte qu'il faut les grandes solitudes du Canada septentrional pour permettre encore l'existence de ces pauvres tribus.

* * *

Mais quelles sont donc les nations sauvages qui continuent de vivre de leurs us et coutumes d'autrefois, dans notre Dominion? Les Esquimaux de l'extrême nord, êtres rabougris et infects, aux yeux éteints, et n'ayant d'autres arts que l'adresse du chasseur et le maniement des pagaies et des kayacs; les Montagnais, vivant depuis la côte du Labrador jusqu'à la baie James, langoureux et mornes comme les terres désertes où ils errent sans cesse; les Ojibways et quelques Algonquins réunis, gens à la voix douce et d'une nature rêveuse, parce qu'ils habitent le pays des grands bois résineux s'étendant au nord des Grands Lacs; les Cris et les Sioux, qui ont vu favoriser leurs instincts de guerre et de chasse à travers les prairies sans fin de la Saskatchewan et de l'Athabaska; les Corbeaux et les Pieds-Noirs, vrais loups de la plaine, vivant de rapines; menteurs, superstitieux, mais conservant encore quelques traditions bibliques défigurées; les groupes des Montagnes Rocheuses, Stonous et Kontenais, types d'hommes splendides, parce que seuls les plus robustes d'en-

tr'eux peuvent surmonter les apâtres de la vie des plateaux, gens à l'oeil perçant comme celui de l'aigle de leurs montagnes, puis enfin les tribus de la côte du Pacifique, Chinoukes, Noutkans et Billacoulas, être bornés, croupissants et paresseux, car les rivières et les criques de leur contrée foisonnent du riche saumon et que, se trouvant ainsi riches, ils dédaignent de travailler.

* * *

Examinons à présent les conditions d'existence et les mœurs caractéristiques de ces sauvages qui, n'aimant qu'eux-mêmes et leur liberté, dédaignent notre agriculture, n'empruntent de nous que l'eau-de-vie et la poudre pour se tuer eux-mêmes et pour tuer leurs semblables. L'Esquimaux, vivant au pays des aurores boréales, est comme engourdi dans sa hutte de glace où il se nourrit de la chair des morses et de leur huile. Il laisse à la femme le soin de faire les travaux les plus dégoûtants et les plus pénibles: mégisserie des peaux, en les machant, et la couture de lourds vêtements de fourrures. A trente ans, la femme esquimaux est déjà vieille, avec ses cheveux blancs, sa figure ridée et ses dents usées jusqu'aux gencives. L'homme qui également vieillit tôt, affecte de porter au menton des ornements en os polis.

L'habitant du Labrador est, lui, le pourvoyeur de fourrures précieuses que convoite la Compagnie de la Baie d'Hudson: renard noir, hermine, castor et zibeline. Mais il n'est pas toujours à chasser. L'été, de sa cabane, il passe des jours entiers à languir, en regardant la mer qui charrie des banquises. Il aime les excursions sur les rochers du littoral, où le canard et le goéland vont faire leur nid. L'hiver, traîné par ses chiens-loups ou marchant à raquettes, il franchit rapidement de grandes distances. Le Montagnais est perspicace: "Quelqu'un a pénétré, hier, dans ma cabane, disait l'un d'eux. J'ai vu des pistes toutes fraîches sur la neige. C'était un blanc, parce qu'en marchant, il tournait en dehors la pointe de ses pieds. Il m'a volé du gibier, et craignant d'être poursuivi, il s'arrêtait souvent pour regarder derrière lui: la neige était fort piétinée par endroits. Ce blanc avait un fusil, car au pied d'un sapin où il s'est reposé, j'ai vu la marque du canon sur la tendre écorce."

Les familles qui habitent au pays des grands conifères sont particulièrement douces et hospitalières; elles aiment narrer des aventures de leur propre vie. Chez elles, la femme est aussi courageuse que l'homme.

Les Sioux et les Assiniboines aiment toujours planter leurs tentes dans les plaines herbeuses et au bord des lacs où naguère ils chassaient le bison, le caribou, le plongeon et la sarcelle. Aujourd'hui le

gibier se fait rare, et ils s'en plaignent... Il y a plus de vingt ans qu'on ne s'est pas battu; mais les fils et les filles des guerriers dansent encore la ronde de guerre. Sous la cabane d'écorces de ces gens là, l'on conte encore des traditions travesties et des légendes fantastiques. Par exemple, il y a la création de la terre, par un castor qui apporta un gravier à la surface de l'eau. A ce gravier, des herbes et de la boue se joignirent en agrégat: et le monde existait. La chute originelle est narrée comme la disgrâce d'un ancien chef auprès du grand Manitou. Et l'histoire du déluge, devenue la fuite d'un bon chasseur avec sa famille et des provisions, à l'aide d'un grand canot.



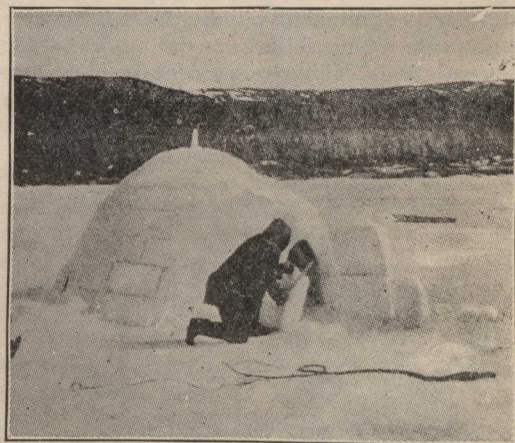
Un trappeur indien et sa famille.

Les familles qui habitent depuis les Montagnes Rocheuses jusqu'à l'Alaska et le Pacifique sont gens assez fanatiques pour ajouter foi à tous les dires de leurs jongleurs et sorciers; assez abrutis pour échanger le produit d'une pénible mais précieuse chasse contre quelques barils d'eau-de-vie, et assez sanguinaires pour ensuite s'entr'égorgner lorsqu'ils sont ivres.

Chez les derniers Peaux-Rouges, les noms aussi bien que les mœurs, témoignent combien leurs goûts et leur âme sont les mêmes qu'autrefois. Des sachems et des chasseurs se nomment encore Chef-de-la-Montagne, Petit-Ours-Noir, Croupion-de-Faisan, Nez-de-Butor, Vieille-Outarde, ou d'une orthographe bizarre en notre langue: Pas-quauisk-akon, Qué-oua-ha-sis et Mos-co-pé-tong!

Après avoir mené l'existence la plus rude, la plus aventureuse, et avoir lutté désespérément contre notre civilisation qui les envahit, ils se meurent, inconscients de leur état. L'intelligence du Sauvage est une lueur qui vacille sans jamais s'affermir, et qui s'éteindra bientôt, avec le dernier spécimen de sa race.

Les sauvages décroissent en nombre. C'est l'idée de ceux qui les ont vus; et l'examen des dénombrenements ne laisse pas de doute à ce sujet. Il y a cinquante ans, la Compagnie de la Baie d'Hudson fai-



Un trappeur Esquimaux construisant sa hutte avec des blocs de glace.

sait un relevé de cette population, qu'elle estimait à cent trente-neuf mille. Or, depuis les deux derniers recensements officiels, — de dix en dix ans — leur nombre moyen est de cent mille âmes. De sorte que d'après ces chiffres il ne se passera guère plus d'un siècle avant leur complet anéantissement.

Sans doute, la disparition des premiers habitants de notre continent doit nous affecter; mais nos missionnaires ont porté et portent encore la Bonne Parole chez ces tristes peuplades. Puisse le Christianisme les éclairer et sauver les derniers représentants d'une race jadis maîtresse du sol où nous vivons.

EMILE MILLER.